

Quand Franzen électrise New York

22.09.10 | 18h32 • Mis à jour le 22.09.10 | 18h32

Cette rentrée, aux Etats-Unis, une nouvelle traduction de *Madame Bovary* a été publiée en avant-première dans *Playboy*, un extrait des *Carnets* de Roland Barthes sur le deuil est paru dans le *New Yorker* et Jonathan Franzen s'est retrouvé sur la couverture de *Time Magazine* (tout comme, en leur temps, Joyce, Salinger, Nabokov et Updike) à l'occasion de la parution de *Freedom*, salué par la critique comme "événement" de la décennie. En somme, vue de ce côté de l'océan, la vie littéraire se porte plutôt bien en ces temps chaotiques.

C'est, a déclaré Franzen, contre une certaine hypocrisie américaine qu'il a écrit son nouveau roman. *Les Corrections*, parues une semaine avant le 11 septembre 2001, semblaient établir un résumé ironique de l'Amérique d'avant, celle des excès des années 1990, de la "bruyante économie américaine" revue à travers le prisme d'une famille du Midwest. Le livre aurait pu paraître absolument anachronique, à l'aune des événements qui convulsaient l'Amérique, mais se vendit néanmoins à 2,85 millions d'exemplaires dans le monde entier. "J'avais le vertige après le succès des *Corrections*, et j'ai éprouvé le fort désir de me prouver à moi-même, ainsi qu'à tous ceux qui prophétisaient un flop certain à mon prochain livre, que j'étais encore capable d'écrire un bon roman." Mais qu'est-ce donc qu'un "bon roman", au travers de lunettes américaines ? C'est un livre qui tente de prendre la mesure des choses, dans ces Etats-Unis de l'après 11-Septembre. De penser à ce que "liberté", "bonheur" et "famille" signifient encore dans un pays assailli par les démons de plusieurs guerres, de la faillite financière, des crises politiques et environnementales. "Pour moi, a affirmé Franzen, faire quelque chose de neuf pour le roman ne signifie pas développer une forme qui n'aurait jamais été vue sur terre auparavant. Cela signifie essayer de saisir, comme personne et comme citoyen, ce qui se passe dans le monde aujourd'hui et de le faire d'une manière compréhensible et cohérente."

Aussi, *Freedom* est une réponse, la sienne, à la décennie de l'après 11-Septembre, à l'abus périlleux de la liberté. Un livre habité par la politique, la corruption du lobby pétrolier et la marche de l'Histoire. "Je voulais montrer que la réaction à la tragédie a été pire que la tragédie elle-même. Dès le départ, j'ai considéré le 11-Septembre comme un événement mineur, transformé en quelque chose de macroscopique par l'administration Bush pour des motifs politiques cyniques. Comme si le corps avait réagi à la maladie en créant un dommage auto-immunitaire plus grave encore que la maladie elle-même." Or, pour parler de cette Amérique-là, pour l'ancrer, la dire au mieux, dans toutes ces étranges couleurs et ces vibrations nouvelles, c'est à nouveau par le prisme de la famille que passe Franzen. Il s'agit des Berglund, une famille riche et malheureuse de St. Paul, dans le Minnesota. Patty, Walter et leurs enfants, Joey et Jessica, se débattent dans les filets de leurs vies respectives. Walter est avocat pour une multinationale nommée 3M. Sa femme Patty, ex-star de basket-ball à l'université et mère de famille insatisfaite, passe désormais le plus clair de son temps à écrire une autobiographie à la troisième personne, inspirée par son psy. Le territoire émotionnel s'avère hyperfriable. Walter n'a pas encore réussi à satisfaire ses ambitions ni à résoudre sa colère contre un père alcoolique. Patty souffre de son inactivité, boit, couve son fils et rêve de coucher avec le meilleur ami de Walter, un musicien d'"alt rock" qui ressemble curieusement à Mouammar Kadhafi. Et ainsi, chaque personnage, à sa manière brutale, cherchera à se libérer de l'autre.

L'ensemble est qualifié d'"électrifiant" par la critique littéraire la plus féroce des Etats-Unis, la célèbre Michiko Kakutani, du *New York Times*. *Freedom* est un "portrait indélébile de notre temps", a-t-elle écrit. Elle avait légèrement moins apprécié *Les Corrections*, puis fustigé les Mémoires de Franzen comme vains et ennuyeux. Franzen en a pris son parti : "Même si la chef des critiques du Times adore mon livre, je continue de penser qu'elle est une imbécile qui n'a pas les qualifications pour faire son travail, et surtout au sein de l'un des piliers de la culture américaine. J'aime trop le Times pour ne pas la dénoncer." Il est plus courtois vis-à-vis des écrivaines Jennifer Weiner et Jodi Picoult qui, elles, considèrent que les critiques américains "se liquéfient pour Franzen seulement parce qu'il est homme et blanc". Franzen leur a répondu qu'il ne les a jamais lues. Quant à sa plus notoire adversaire, Oprah Winfrey, elle s'est radoucie : en 2001, Oprah avait invité l'écrivain à son show télévisé, puis annulé l'invitation, suite à des commentaires de Franzen. Celui-ci avait déclaré que la sélection par le club de lecteurs d'Oprah Winfrey risquait de repousser les lecteurs mâles ! Mais tout est bien qui finit bien : Oprah a pardonné et sélectionné Franzen une nouvelle fois pour son "Book Club." Il sera même le seul écrivain de l'histoire à avoir été choisi deux fois. Le résultat : des millions d'exemplaires promis à la vente. Et bientôt, un film à Hollywood, produit par Scott Rudin.

Franzen, connu pour son humeur acariâtre, dit être désormais "enchaîné pieds et poings à un nouveau roman" qu'il écrit sur un ordinateur dont il a tué la connexion Internet : il l'a d'abord rendue inopérante grâce à de la superglue, puis savamment sciée. "Le seul moyen de réussir encore à écrire de la fiction aujourd'hui !"